



**HAL**  
open science

## Les Anti-Mémoires d'Outre-Manche; Rousseau et l'Angleterre dans Les Confessions

Antoine E. Hatzenberger

► **To cite this version:**

Antoine E. Hatzenberger. Les Anti-Mémoires d'Outre-Manche; Rousseau et l'Angleterre dans Les Confessions. La Lettre de la Maison Française d'Oxford, 1999, 10, pp.149-165. hal-02553753

**HAL Id: hal-02553753**

**<https://hal.science/hal-02553753>**

Submitted on 27 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les Anti-Mémoires d'Outre-Manche

### *Rousseau et l'Angleterre dans les Confessions*

---

*J'arrive, Monsieur, apres bien des aventures bizarres, qui feraient un detail plus long qu'amusant.*

Lettre à Malesherbes du 22 mai 1767.

**E**n 1750, l'Académie de Dijon couronnait le *Discours sur les sciences et les arts* de Jean-Jacques Rousseau. En 1981, le Booker Prize était attribué à Salman Rushdie pour *Midnight's Children*.

En 1762, *L'Emile*, condamné en Sorbonne, était brûlé, comme le furent les *Lettres écrites de la Montagne*, en France et en Hollande, trois ans plus tard. Rousseau fut «prêché en chaire, nommé d'Antéchrist, et poursuivi dans la campagne comme un loup-garou»<sup>120</sup>. En ce temps, «on entendait dire tout ouvertement aux parlementaires qu'on n'avancait rien à brûler les livres, et qu'il fallait brûler les auteurs»<sup>121</sup>. Ces mêmes propos «dignes d'un inquisiteur de Goa»<sup>122</sup>, qu'on croyait pourtant oubliés depuis le siècle des Lumières, rallumèrent le feu fanatique des bûchers en 1988. *Fatwa* et autodafé. On brûla *The Satanic Verses* en même temps que l'effigie de leur auteur, en Iran, au Pakistan et à Bradford.

Le 26 septembre 1998, «Back in the light after a decade in darkness» titre *The Times*. Salman Rushdie vient de faire sa réapparition sur la scène publique. Le parallèle avec Rousseau s'arrête là, parce que si Rushdie déclare sa reconnaissance aux autorités de son pays — qui ont su lui assurer secours et protection —, Rousseau, qui avait d'abord cru trouver en Angleterre un refuge contre ses ennemis continentaux, dut quitter l'île l'âme bien en peine.

---

<sup>120</sup> *Les Confessions* (texte établi par B. Gagnebin et M. Raymond, notes de C. Koenig, Paris, Gallimard, Folio, 1973), livre XII, p.742.

<sup>121</sup> *Ibid.*, XI, p.684.

<sup>122</sup> *Ibid.*

Dire que Rousseau fut déçu de son séjour en Angleterre serait un euphémisme. Il en repartit troublé comme il le fut rarement, y laissant même derrière lui, tant sa fuite fut précipitée<sup>123</sup>, le manuscrit de ses *Confessions*. C'est ce texte qui nous intéressera ici, par son histoire et par sa valeur de témoignage à la fois sur un épisode important de la vie de Rousseau et sur la situation des relations intellectuelles entre l'Angleterre et le Continent dans l'Europe du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les *Confessions* de Rousseau comportent, dans leur projet et dans leur structure, un paradoxe qui leur semble constitutif : elles s'achèvent juste avant le départ pour l'Angleterre<sup>124</sup>, où pourtant leur première partie fut composée. La fin du douzième livre des *Confessions* annonce bien le récit du séjour en Angleterre, mais la troisième partie ne verra jamais le jour. L'Angleterre apparaît donc comme une sorte de point aveugle des *Confessions*. Le séjour anglais a été un événement qui a agi comme un prétexte à la poursuite du projet autobiographique de Rousseau, et le Staffordshire a formé en partie le contexte de la rédaction des *Confessions*, mais l'Angleterre reste hors du texte lui-même.

N'est-il cependant pas possible de repérer dans les *Confessions* les allusions aux mois anglais de Rousseau, et, comme en sous-texte, le thème qu'ils constituent ? Comme le remarque Hermine de Saussure<sup>125</sup>, «la trame apparente des *Confessions* est composée du récit suivi de la vie de Rousseau, de sa naissance à son départ pour Strasbourg en 1765, récit entrelacé de beaucoup de considérations et de souvenirs se rapportant à différentes époques; mais sous le damas de ce tissu, on peut découvrir la chaîne, composée des événements de la vie de Rousseau et de ses

---

<sup>123</sup> Arrivé d'abord en Angleterre plein d'espoirs, Rousseau se trouva rapidement au cœur d'une série de malentendus concernant une pension royale sollicitée pour lui par David Hume. Rejoint alors par sa hantise du complot des Encyclopédistes, Rousseau se laissa gagner par les soupçons, et en vint même à douter des bonnes intentions de Davenport, son logeur de Wootton. Ce qui provoqua son départ le 1<sup>er</sup> mai 1767.

Sur le séjour qu'effectua Rousseau en Angleterre de janvier 1766 à mai 1767, cf. L.-J. Courtois, «Le séjour de J.-J. Rousseau en Angleterre (1766-1767). Lettres et documents inédits», *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t.VI, Genève, A. Jullien, 1910. J.H. Broome, *J.-J. Rousseau in Staffordshire, 1766-767*, Keele University Library, 1996.

<sup>124</sup> H. de Saussure, *Rousseau et les manuscrits des Confessions*, Paris, De Boccard, 1958 : «En 1766 et en 1767, à Wootton et à Trie, Rousseau a repris les brouillons primitifs et incomplets de la Première Partie, a composé ce qui y manquait et posé les premiers jalons de la Seconde Partie.» (p.267)

<sup>125</sup> *Ibid.*, p.1.

sentiments pendant les périodes mêmes qu'il a consacrées à la rédaction des *Confessions*». Ainsi, pourrait-on tirer, tout au long du récit autobiographique de Rousseau, le fil des allusions aux années 1766-1767, et trouver, inscrits en creux dans les *Confessions*, ses *Mémoires d'Angleterre*.

### L'Angleterre dans la genèse, la structure et la stratégie autobiographique des *Confessions*

David Hume, avec qui, comme on sait, Rousseau partit de Paris, écrivit à la comtesse de Boufflers dès leur arrivée à Londres : «I exhorted him on the road to write his Memoirs. He told me, that he had already done it with an intention to publishing them.»<sup>126</sup> A cette époque, Rousseau avait en effet déjà entrepris de regrouper ses souvenirs en vue de rédiger son autobiographie, la première trace de ce projet datant de la fin 1761, dans une lettre de Rey demandant à Rousseau «[sa] vie à mettre en tête de [ses] œuvres»<sup>127</sup>.

Ce travail sera commencé plusieurs fois, et plusieurs fois aussi interrompu. Les *Confessions* resteront longtemps — mais n'en est-il pas ainsi de toute autobiographie, tant que dure la vie de son auteur ? — *work in progress*. Les obstacles à ce projet furent nombreux, mais Rousseau trouva en eux souvent une motivation de le poursuivre. Ainsi, parler de Rousseau, comme le fit Voltaire dans son libelle le *Sentiment des citoyens*, c'était inciter Rousseau à parler de lui-même. C'est ce qui se passa, semble-t-il, également en Angleterre, lorsque s'ourdit le fameux «complot», orchestré par Hume et les Encyclopédistes<sup>128</sup>. Se sentant blessé dans son honneur, Rousseau voulut répliquer et se défendre; il se fit son propre avocat et envisagea ses *Confessions* comme la meilleure plaidoirie possible.

Le séjour en Angleterre agit donc, dans un premier temps du moins, comme un encouragement à la rédaction des *Confessions*. Aux attaques qu'on porta à Rousseau de toutes parts — autant de *stimuli* au

---

<sup>126</sup> Lettre du 19 janvier 1766, n°4990, in *Correspondance complète de J.-J. Rousseau*, édition critique établie et annotée par R.A. Leigh, The Voltaire Foundation, Taylor Institution, Oxford, t.XXVIII, 1977.

<sup>127</sup> Lettre du 31 décembre 1761, n°1619, CC, t.IX, 1969.

<sup>128</sup> Sur toute cette affaire, cf. L. Lévy-Bruhl, «Quelques mots sur la querelle de Hume et de Rousseau», *Revue de métaphysique et de morale*, t.XX, Paris, 1912. M.H. Peoples, «La querelle Rousseau-Hume», *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t.XVIII, Genève, A. Jullien, 1927-1928. H. Guillemin, «Cette affaire infernale». *L'affaire J.-J. Rousseau-David Hume*, Paris, Plon, 1942..

rétablissement de la vérité —, s'ajoutèrent les conditions de vie très propices à l'introspection qu'il trouva à Wootton («L'occupation pour les jours de pluie fréquents en ce pays est d'écrire ma vie» écrit Rousseau à George Keith<sup>129</sup>), et l'obstacle d'une langue qui, restant étrangère à Rousseau, le coupait des autres en ne lui laissant pour interlocuteur que lui-même.

On penserait qu'en quittant l'Angleterre Rousseau ramenait avec lui le matériel suffisant à la rédaction d'un livre au moins de ses *Confessions*. Pendant son séjour, sa correspondance fut soutenue, et, suite à sa querelle avec Hume, il avait matière à explication, voire à dénonciation. Mais, il n'en fut rien. Le voyage en Angleterre, et tous les épisodes de sa longue controverse avec les philosophes qui s'y déroulèrent, sont comme passés sous silence. Même, l'imminence du départ pour l'Angleterre marque prématurément le point de non-retour des *Confessions*. Comment expliquer cette impasse et ces silences ?

Deux passages des écrits de Rousseau paraissent fournir des explications à cette interruption des *Confessions* : la lettre à Conway du 18 mai 1767, et le début du livre VII.

Juste avant de pouvoir quitter Douvres, Rousseau écrivit au Secrétaire d'Etat Conway :

Ma diffamation est telle en Angleterre que rien ne l'y peut relever de mon vivant. [...] cette ignominie intolérable au cœur d'un homme d'honneur rend au mien le séjour de l'Angleterre insupportable. Mais on ne veut pas que j'en sorte. Je le sens, j'en ai mille preuves, et cet arrangement est très naturel. On ne doit pas me laisser aller publier au dehors les outrages que j'ai reçus dans l'Ile ni la captivité dans laquelle j'y ai vécu. On ne veut pas non plus que mes mémoires passent dans le continent et ailleurs instruire une autre génération des maux que m'a fait souffrir celle-ci [...] Je veux sortir, Monsieur, de l'Angleterre ou de la vie, et je sens bien que je n'ai pas le choix. [Je suis déterminé à m'embarquer] parce que toutes les horreurs de la mort n'ont rien de comparable à celles qui m'entourent [...] Jusqu'à présent j'ai toujours pensé à laisser après moi des mémoires qui missent au fait la postérité des vrais événements de ma vie, je les ai commencés, déposés en d'autres mains, et désormais abandonnés. Ce dernier coup m'a fait sentir l'impossibilité d'exécuter ce dessein, et m'en a totalement ôté l'envie.<sup>130</sup>

---

<sup>129</sup> Lettre du 20 juillet 1766, n°5297, CC, t.XXX, 1977.

<sup>130</sup> Lettre n°5858, CC, t.XXXIII, 1979.

Rousseau promet solennellement à Conway par cette lettre que non seulement il «abandonne pour toujours le projet d'écrire sa vie et ses mémoires, mais [qu'il] ne lui échappera jamais, ni de bouche, ni par écrit, un seul mot de plainte sur les malheurs qui lui sont arrivés en Angleterre, qu'il n'en parlera qu'avec honneur; et que lorsqu'il sera pressé de s'expliquer sur les plaintes indiscrètes qui dans le fort de ses peines, lui ont quelques fois échappées il les rejettera sans mystère sur son humeur aigrie et portée à la défiance et aux ombrages par des malheurs continuels.» Rousseau promet même de remettre à Conway tous ses papiers relatifs à l'Angleterre et d'en «partir à vide».

Cette lettre donnerait donc à penser que Rousseau ne fit que se tenir, par la suite, à cet engagement de ne rien écrire — de défavorable du moins — à propos de l'Angleterre et des Anglais. Mais, si dans cette lettre à Conway Rousseau semble céder à une pression extérieure (au chantage qu'il ressent entre sa vie et les manuscrits des *Confessions*), il écrit aussi qu'il «renonce pour jamais à tous ses souvenirs pénibles», ses malheurs n'ayant «rien d'assez amusant pour les rappeler avec plaisir». Il indiquerait par là que l'abandon des *Confessions* relevait de son état psychologique à un moment donné de son existence, et en fin de compte d'un parti pris personnel.

En effet, le voyage en Angleterre, véritable *turning point* de la vie de Rousseau, renforça la dynamique centripète de l'économie générale de son projet autobiographique. Les contrariétés qui l'écrasaient l'inclinèrent à se renfermer sur lui-même, et augmentèrent sans cesse son besoin de trouver refuge dans la remémoration d'un passé plus heureux. Rousseau confie, dans la lettre à Keith du 20 juillet 1766, son projet «d'écrire [sa] vie. Non [sa] vie extérieure comme les autres; mais [sa] vie réelle, celle de [son] âme, l'histoire de [ses] sentiments les plus secrets.» Et il poursuit :

Je suis loin de cette époque chérie de 1762; mais j'y viendrai, je l'espère. Je recommencerai du moins en idée ces pèlerinages de Colombier qui furent les jours les plus purs de ma vie. Que ne peuvent-ils recommencer encore, et recommencer sans cesse, je ne demanderais point d'autre éternité.

C'est donc ce que fit Rousseau en Angleterre : au lieu d'accumuler des pièces à conviction contre ses adversaires, il se plongea dans le souvenir des jours heureux, cherchant à arrêter le cours du temps. Il le dit au livre VII des *Confessions* : «J'écrivais la première [partie] avec plaisir, avec complaisance, à mon aise à Wootton, ou dans le château de Trye; tous les

souvenirs que j'avais à me rappeler étaient autant de nouvelles jouissances. J'y revenais sans cesse avec un nouveau plaisir [...]»<sup>131</sup>.

A la sombre réalité anglaise, Rousseau oppose la reconstruction mentale des années de jeunesse, et se complaît dans un mode d'être nostalgique. En même temps que ce travail de mémoire, Rousseau se force à l'oubli, non plus seulement pour rassurer Conway, mais dans son propre intérêt :

Les doux souvenirs de mes beaux ans passés avec autant de tranquillité que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler. On verra bientôt combien sont différents ceux du reste de ma vie. Les rappeler, c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible, et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le Ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devait un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contrepoids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avènements.<sup>132</sup>

Cependant, si la volonté la plus forte de transparence n'exclut pas la sélection des souvenirs dans l'élaboration du récit, la stratégie du refoulement est vouée à l'échec : «Je voudrais pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire, et, forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change [...]»<sup>133</sup> Rousseau trouvera des arrangements avec la vérité, mais l'abandon de la rédaction des *Confessions* ne sera donc — une fois de plus — que provisoire : «Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume.»<sup>134</sup> Et Rousseau sait que «malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de [lui], l'on craint

---

<sup>131</sup> *Confessions*, VII, p.349. Une lettre au pasteur Roustan montre l'importance qu'avaient pris pour Rousseau, à ce moment-là, les manuscrits des *Confessions* : «Il s'agit d'un dépôt maintenant d'assez peu de valeur, mais qui peut un jour en avoir davantage, et qui m'est si précieux que le soin de le préparer me fait encore aimer la vie» (Lettre du 8 novembre 1766, n°5529, CC, t.XXXI, 1978).

<sup>132</sup> *Ibid.*, pp.347-348.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p.349.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p.347.

toujours que la vérité ne s'échappe par quelques fissures»<sup>135</sup>. La promesse de ne jamais évoquer l'Angleterre sera en effet difficile à tenir; nombreuses seront les «fissures» par lesquelles, comme malgré lui, Rousseau laissera échapper ici et là dans le texte des *Confessions* des remarques relatives aux années 1766-1767. Ses silences sur l'Angleterre ne sont donc que des demi-silences. Rousseau dit en définitive plus qu'il n'y paraît d'abord, et la troisième partie des *Confessions*, à laquelle il affirmait avoir renoncé, est en fait discrètement mêlée au deux premières.

### **Rousseau anglophile**

Au livre V, relatant l'émergence de ses sentiments francophiles à l'occasion de la guerre de Succession de Pologne, Rousseau écrit : «En voyant déjà commencer la décadence de l'Angleterre que j'ai prédite au milieu de ses triomphes, je me laisse bercer au fol espoir que la nation française, à son tour victorieuse, viendra peut-être un jour me délivrer de la triste captivité où je vis.»<sup>136</sup> C'est là déjà un point de vue rétrospectif sur l'Angleterre, qui ne doit pas faire oublier les bonnes dispositions originelles de Rousseau à l'encontre de ce pays.

Si Rousseau affirme aimer les Français «en dépit de [lui], quoiqu'[ils] le maltraitent», on pourrait dire qu'il aimait les Anglais en dépit d'eux-mêmes, et quoiqu'ils allassent par la suite bien le maltraiter. Que Rousseau fut donc d'abord anglophile, les *Confessions* en témoignent.

Ce sont les *Lettres philosophiques* de Voltaire, parues en 1734, qui ont donné à Rousseau le goût de l'étude : «Quoiqu'elles ne soient pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là.»<sup>137</sup> Par cette indication, Rousseau accorde un rôle important dans sa formation intellectuelle à un recueil de textes sur l'Angleterre. Les *Lettres anglaises* de Voltaire furent l'occasion de la découverte de Locke, dont on trouve l'*Essai concernant l'entendement humain* au programme des journées d'étude aux Charmettes :

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, pp.349-350.

<sup>136</sup> *Confessions*, V, p.239. La «décadence de l'Angleterre» provient, selon Rousseau, des défauts inhérents à son régime parlementaire (cf. *Contrat social*, III, 15), du dépérissement de son agriculture, de l'expansion de sa capitale et de sa politique coloniale (cf. *Extrait du Projet de paix perpétuelle*, note 2).

<sup>137</sup> *Ibid.*, p.275.

«Je commençais par quelques livres de philosophie, comme la *Logique* de Port-Royal, l'*Essai* de Locke, Malebranche, Leibnitz, Descartes, etc.»<sup>138</sup>

Rousseau ne connaissait pas seulement les philosophes anglais; il se sait redevable aussi à Samuel Richardson du développement romanesque du genre épistolaire. Parlant de sa *Julie*, qui est lue à partir de 1760, il cite l'auteur de *Pamela* et de *Clarissa* :

Diderot a fait de grands compliments à Richardson sur la prodigieuse variété de ses tableaux et sur la multitude de ses personnages. Richardson a, en effet, le mérite de les avoir tous bien caractérisés : mais, quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus insipides romanciers, qui suppléent à la stérilité de leurs idées à force de personnages et d'aventures. [...] si, toute chose égale, la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardson, supérieurs en tant d'autres choses, ne sauraient, sur cet article, entrer en parallèle avec le mien.<sup>139</sup>

Un petit épisode de ce même livre témoigne enfin que Rousseau avait lu du théâtre anglais — quoiqu'il en ait dit par ailleurs dans la *Lettre à d'Alembert*. La comtesse de Boufflers fit lire à Rousseau une tragédie qu'elle avait écrite, afin d'en recueillir l'éloge. Voici ce qui s'en suit :

Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritait l'ouvrage. Elle eut, de plus, l'avertissement, que je crus lui devoir, que sa pièce intitulée *L'Esclave généreux*, avait un très grand rapport à une pièce anglaise assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Mme de Boufflers me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa pièce ne ressemblait point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule [...]<sup>140</sup>

---

<sup>138</sup> *Ibid.*, VI, p.302. L'œuvre du «sage Locke» constitue une référence majeure pour Rousseau, dans les domaines de la morale, de la politique et de la pédagogie (*L'Emile* répond à plusieurs reprises aux *Pensées concernant l'éducation* de Locke). Aux citations qu'il fait de Locke, Rousseau sait mêler les éloges aux critiques; ce qui est moins le cas lorsqu'il discute les thèses de Hobbes. Sur l'influence des philosophes anglais dans l'œuvre de Rousseau, cf. R. Derathé, *J.-J. Rousseau et la science politique de son temps*, Paris, Vrin, 1995.

<sup>139</sup> *Confessions*, XI, p.651. Dans la *Lettre à d'Alembert*, Rousseau écrit qu'«on n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce soit, de roman égal à *Clarisse*, ni même approchant» (Paris, GF-Flammarion, 1967, note p.167). Il est vrai qu'à cette date, il n'avait pas encore achevé sa *Nouvelle Héloïse*.

<sup>140</sup> *Confessions*, XI, p.660.

Rousseau se tenait également au courant de l'actualité politique d'Outre-Manche. Ses connaissances en la matière lui étaient même suffisantes pour se faire passer pour un Anglais. L'aventure est racontée au livre VI. A l'automne 1737, en route pour Montpellier, où il se rendait pour recevoir des soins, Rousseau rencontra Mme de Larnage et sa compagnie, avec lesquelles il fit le chemin de Moirans à Bourg-Saint-Andéol.

En se familiarisant, il fallait parler de soi, dire d'où l'on venait, qui l'on était. Cela m'embarrassait; car je sentais très bien que, parmi la bonne compagnie, et avec des femmes galantes, ce mot de nouveau converti m'allait tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglais, je me donnai pour jacobite, on me prit pour tel; je m'appelai Dudding, et l'on m'appela M. Dudding. Un maudit marquis de Torignan qui était là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus et d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. Dudding. Il me parla du roi Jacques, du prétendant, de l'ancienne cour de Saint-Germain. J'étais sur les épines : je ne savais de tout cela que le peu que j'en avais lu dans le comte Hamilton et dans les gazettes; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue anglaise, dont je ne savais pas un seul mot.<sup>141</sup>

Arrivé à Montpellier, Rousseau se mit en pension chez un médecin irlandais appelé Fitz-Moris «qui tenait une table assez nombreuse d'étudiants en médecine». Là, «il y avait parmi ces étudiants plusieurs Irlandais avec lesquels [il tâchait] d'apprendre quelques mots d'anglais par précaution pour le Bourg-Saint-Andéol, car le temps approchait de [s'y] rendre». Rousseau passait la matinée à écrire à Mme de Larnage, «car la correspondance allait son train, et Rousseau se chargeait de retirer les lettres de son ami Dudding»<sup>142</sup>.

La mesure de la déception ressentie par Rousseau en quittant l'Angleterre ne peut être prise qu'à l'aune des espoirs qu'il avait en y posant le pied, après une traversée mouvementée de la Manche. Dans une lettre à

---

<sup>141</sup> *Ibid.*, VI, pp.316-317.

<sup>142</sup> *Confessions*, VI., pp.325-326. S'appuyant sur le sens anglais du mot *dud* (faux, contrefait), G. Bennigton, dans *Dudding. Des noms de Rousseau* (Paris, Galilée, 1991), écrit : «“Dudding” serait non seulement le nom choisi au hasard, par un Rousseau ignorant de la langue anglaise (assez savant néanmoins pour choisir un nom qui “fasse anglais”), mais, par une lucidité de fortune, la description de ce que fait Rousseau en s'appelant ainsi» (p.55).

Malesherbes, Rousseau écrivit qu'«en débarquant à Douvres, [il fut] transporté de toucher enfin cette terre de liberté»<sup>143</sup>. En abordant la terre de Locke, cette île de la tolérance décrite par Voltaire dans ses *Lettres philosophiques*, Rousseau se sentait renaître : «Me voilà comme régénéré par un nouveau baptême ayant été bien mouillé en passant la mer. J'ai dépouillé le vieil homme, et [...] j'oublie tout ce qui se rapporte à cette terre étrangère qui s'appelle le continent.»<sup>144</sup>

### Chronique d'un départ reporté

Convaincre Rousseau de partir pour l'Angleterre ne fut pas chose facile. Tergiversations, atermoiements... Le départ de Rousseau fut à l'image de la rédaction des *Confessions*. En voici les différentes étapes.

En 1762, à la suite de la parution de *L'Emile*, le Parlement et la partie dévote du public se montraient menaçants. «[Les conversations de Mme de Boufflers], plus alarmantes que rassurantes, tendaient toutes à m'engager à la retraite, et elle me conseillait toujours l'Angleterre, où elle m'offrait beaucoup d'amis, entre autres le célèbre Hume, qui était le sien depuis longtemps»<sup>145</sup>. Rousseau décida alors de partir se réfugier en Suisse.

Mme de Boufflers désapprouva beaucoup cette résolution, et fit de nouveaux efforts pour m'engager à passer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglais, et toute l'éloquence de Mme de Boufflers, loin de vaincre ma répugnance, semblait l'augmenter, sans que je susse pourquoi.<sup>146</sup>

Lorsque, prenant part à la polémique autour des *Lettres écrites de la Montagne*, le pasteur de Motiers tourna l'opinion publique contre Rousseau, les conseils devinrent plus pressants : «[Mme de Verdelin] paraissant persuadée que le séjour de l'Angleterre me convenait plus qu'aucun autre,

---

<sup>143</sup> Lettre du 10 mai 1766, n°5195, CC, t.XXIX, 1977.

<sup>144</sup> Lettre à Coindet du 29 mars 1766, n°5131, CC, t.XXIX, 1977. C'est cette résurrection qui donne aux *Confessions* leur ton de mémoires d'outre-tombe. La Manche a parfois des airs de Styx : «Je veux sortir, Monsieur, de l'Angleterre ou de la vie, et je sens bien que je n'ai pas le choix [...] toutes les horreurs de la mort n'ont rien de comparable à celles qui m'environnent.» (Lettre à Conway déjà citée).

<sup>145</sup> *Confessions*, XI, p.686.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p.690.

elle me parla beaucoup de M. Hume qui était alors à Paris, de son amitié pour moi, du désir qu'il avait de m'être utile dans son pays.»<sup>147</sup>

Les invitations au voyage se multiplièrent donc, et pas seulement de la part de Hume.

[Milord Maréchal] quitta Neuchâtel, et depuis lors je ne l'ai pas revu [...] Il allait en Angleterre recevoir sa grâce du Roi, et racheter ses biens jadis confisqués. Nous ne nous séparâmes point sans des projets de réunion qui paraissaient presque aussi doux pour lui que pour moi. Il voulait se fixer à son château de Keith-Hall, près d'Aberdeen, et je devais m'y rendre auprès de lui; mais ce projet me flattait trop pour que j'en pusse espérer le succès. Il ne resta point en Ecosse. Les tendres sollicitations du roi de Prusse le rappelèrent à Berlin, et l'on verra bientôt comment je fus empêché de l'y aller rejoindre.<sup>148</sup>

En septembre 1765, pour éviter la lapidation, Rousseau dut se résigner à quitter Motiers, et Berlin semblait encore une échappatoire possible :

J'avais plus d'une retraite à choisir. Depuis le retour de Mme de Verdelin à Paris, elle m'avait parlé dans plusieurs lettres d'un M. Walpole qu'elle appelait Milord, lequel, pris d'un grand zèle en ma faveur, me proposait, dans une de ses terres, un asile dont elle me faisait les descriptions les plus agréables, entrant, par rapport au logement et à la subsistance, dans des détails qui marquaient à quel point ledit Milord Walpole s'occupait avec elle de ce projet. Milord Maréchal m'avait toujours conseillé l'Angleterre ou l'Ecosse, et m'y offrait aussi un asile dans ses terres; mais il m'en offrait un qui me tentait beaucoup davantage à Postdam, auprès de lui.<sup>149</sup>

Avant de se résoudre à s'embarquer pour l'Angleterre, Rousseau envisagea même un moment de partir pour la Corse, «dans l'espoir de trouver enfin chez ces insulaires ce repos qu'on ne voulait [lui] laisser nulle part»<sup>150</sup>. Puis, plutôt que l'île d'Albion, se sera l'Ile de Saint-Pierre, sur le lac de Bienne, pour quelques semaines, avant Bienne, Bâle, Strasbourg, Paris,

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, XII, p.744.

<sup>148</sup> *Ibid.*, pp.733-734.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p.751.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p.767.

Calais, et Douvres finalement<sup>151</sup>. La dernière page des *Confessions* en tout cas l'annonce : «On verra dans ma troisième partie, si jamais j'ai la force de l'écrire, comment, croyant partir pour Berlin, je partis en effet pour l'Angleterre, et comment les deux dames qui voulaient disposer de moi, après m'avoir, à force d'intrigues, chassé de la Suisse, où je n'étais pas assez en leur pouvoir, parvinrent enfin à me livrer à leur ami.»

Après en être revenu — dans tous les sens du terme —, Rousseau semble tenir à rendre bien clair que ce fut faute de mieux, en dernier recours et tout à fait malgré lui, qu'il partit pour l'Angleterre. «Ce fut le 9 avril 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques séjours que j'ai faits depuis, tant à Paris qu'à Londres et dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi.»<sup>152</sup>

### **L'entente cordiale**

Rousseau qui dit n'avoir jamais aimé les Anglais — après s'être tout de même fait passer pour l'un d'eux—, semble mieux disposé à l'égard des Ecossais. Ses relations célèbres avec Hume, qui connurent bien des développements malheureux par la suite, commencèrent de part et d'autre par des *a priori* positifs. «Il est temps de dire quelque chose de ce M. Hume.»<sup>153</sup>

Il s'était acquis une grande réputation en France, et surtout parmi les Encyclopédistes, par ses traités de commerce et de politique, et en dernier lieu par son *Histoire de la maison Stuart*, le seul de ses écrits dont j'avais lu quelque chose dans la traduction de l'abbé Prévost. Faute d'avoir lu ses autres ouvrages, j'étais persuadé, sur ce qu'on m'avait dit de lui, que M. Hume associait une âme très républicaine aux paradoxes anglais en faveur du luxe. Sur cette opinion, je regardais toute son apologie de Charles I<sup>er</sup> comme un prodige d'impartialité, et j'avais une aussi grande idée de sa vertu que de son génie. Le désir de connaître cet homme rare et d'obtenir son amitié avait beaucoup augmenté les tentations de passer en Angleterre que me donnaient les sollicitations de Mme de Boufflers, intime amie de M. Hume. Arrivé en Suisse, j'y reçus de lui, par la voie de cette dame, une

---

<sup>151</sup> Le départ de Rousseau fut en dernier lieu retardé par des vents contraires qui le bloquèrent à Calais, et firent durer la traversée douze heures.

<sup>152</sup> *Ibid.*, IX, p.489.

<sup>153</sup> *Ibid.*, XII, pp.744-745.

lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle, aux plus grande louanges sur mon génie, il joignait la pressante invitation de passer en Angleterre, et l'offre de tout son crédit et de tous ses amis pour m'en rendre le séjour agréable. Je trouvai sur les lieux Milord Maréchal, le compatriote et l'ami de M. Hume, qui me confirma tout le bien que j'en pensais, et qui m'apprit même à son sujet une anecdote littéraire qui l'avait beaucoup frappé, et qui me frappa de même. Wallace, qui avait écrit contre Hume au sujet de la population des anciens, était absent tandis qu'on imprimait son ouvrage. Hume se chargea de revoir les épreuves et de veiller à l'édition. Cette conduite était dans mon tour d'esprit. C'est ainsi que j'avais débité des copies à six sols pièce d'une chanson qu'on avait faite contre moi. J'avais donc toutes sortes de préjugés en faveur de Hume, quand Mme de Verdelin vint me parler vivement de l'amitié qu'il disait avoir pour moi, et de son empressement à me faire les honneurs de l'Angleterre; car c'est ainsi qu'elle s'exprimait. Elle me pressa beaucoup de profiter de ce zèle, et d'écrire à M. Hume. Comme je n'avais pas naturellement de penchant pour l'Angleterre, et que je ne voulais prendre parti qu'à l'extrémité, je refusai d'écrire et de promettre; mais je la laissai la maîtresse de faire tout ce qu'elle jugerait à propos pour maintenir Hume dans ses bonnes dispositions. En quittant Motiers, elle me laissa persuadé, par tout ce qu'elle m'avait dit de cet homme illustre, qu'il était de mes amis, et qu'elle était encore plus de ses amies.

Ce sentiment changera vite, et la brouille avec Hume eut pour conséquence de faire perdre à Rousseau l'amitié de l'autre Ecossais, George Keith, rencontré à Neuchâtel, où Rousseau s'était rendu après avoir été déclaré *persona non grata* à Genève

En arrivant à Motiers, j'avais écrit à Milord Keith, maréchal d'Ecosse, gouverneur de Neuchâtel, pour lui donner avis de ma retraite dans les Etats de Sa Majesté, et pour lui demander sa protection. Il me répondit avec la générosité qu'on lui connaît et que j'attendais de lui. Il m'invita à l'aller voir. J'y fus [...]. L'aspect vénérable de cet illustre et vertueux Ecossais m'émut puissamment le cœur, et dès l'instant même commença entre lui et moi ce vif attachement qui de ma part est toujours demeuré le même, et qui le serait toujours de la sienne, si les traîtres qui m'ont ôté toutes les

consolations de la vie n'eussent profité de mon éloignement pour abuser sa vieillesse et me défigurer à ses yeux.<sup>154</sup>

L'entente était telle entre Rousseau et Keith qu'ils étaient comme fils et père<sup>155</sup>. On comprend alors le désarroi de Rousseau, lorsque Keith interrompit leur correspondance

O bon Milord! ô mon digne père! que mon cœur s'émeut encore en pensant à vous! Ah! les barbares! quel coup ils m'ont porté en vous détachant de moi! Mais non, non, grand homme, vous êtes et serez toujours le même pour moi, qui suis le même toujours. Ils vous ont trompé, mais ils ne vous ont pas changé.<sup>156</sup>

### Les *Lettres anglaises* de Rousseau

Rousseau perdit donc des amis en Angleterre. Il y laissa aussi définitivement sa jeunesse, ses partitions de musique<sup>157</sup>, et faillit même y abandonner ses *Confessions*. Surtout, en plus de l'impact qu'il eut en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle, il laissa une influence forte et durable sur le

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p.705. «George Keith, maréchal héréditaire d'Ecosse, et frère du célèbre général Keith, qui vécut glorieusement et mourut au lit d'honneur, avait quitté son pays dans sa jeunesse, et y fut proscrit pour s'être attaché à la maison Stuart, dont il se dégoûta bientôt, par l'esprit injuste et tyrannique qu'il y remarqua, et qui en fit toujours le caractère dominant. Il demeura longtemps en Espagne dont le climat lui plaisait beaucoup, et finit par s'attacher, ainsi que son frère, au roi de Prusse, qui se connaissait en hommes, et les accueillit comme ils le méritaient. Il fut bien payé de cet accueil par les grands services que lui rendit le maréchal Keith, et par une chose bien plus précieuse encore, la sincère amitié de Milord Maréchal. La grande âme de ce digne homme, toute républicaine et fière, ne pouvait se plier que sous le joug de l'amitié; mais elle s'y pliait si parfaitement, qu'avec des maximes bien différentes il ne vit plus que Frédéric, du moment qu'il y fut attaché. Le Roi le chargea d'affaires importantes, l'envoya à Paris, en Espagne, et enfin le voyant, déjà vieux, avoir besoin de repos, lui donna pour retraite le gouvernement de Neuchâtel, avec la délicieuse occupation d'y passer le reste de sa vie à rendre ce petit peuple heureux.» (p.706)

<sup>155</sup> «Je l'appelais mon père, il m'appelait son enfant.» (*ibid.*, p.707)

<sup>156</sup> *Ibid.*, p.708.

<sup>157</sup> «Je ne puis m'empêcher de regretter ces trios faits et chantés dans des moments de bien pure joie, et que j'ai laissés à Wootton avec toute ma musique. Mlle Davenport en a peut-être déjà fait des papillotes» (VIII, p.455).

mouvement romantique anglais<sup>158</sup>. En rapporta-t-il quelque chose en échange ?

Certainement pas la connaissance de la langue. Sa correspondance le répète assez, Rousseau était «enfoncé dans un pays dont [il ignorait] la langue»<sup>159</sup>.

Malgré le pacte autobiographique qu'il avait fait avec Conway et son parti pris amnésique, Rousseau conserva dans ses *Confessions* deux impressions — l'une négative, l'autre positive — de sa vie quotidienne en Angleterre. La première est météorologique. Au livre IV, il se souvient du levé du soleil qu'il contemplait à Annecy, au début de l'été 1730 : «tous les oiseaux, faisant en concert leurs adieux au printemps, chantaient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, et qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui»<sup>160</sup>. Le manuscrit de Paris porte en marge : «A Wootton, en Staffordshire». La deuxième remarque est gastronomique : «je préfère infiniment l'usage de

---

<sup>158</sup> Cf. H. Roddier, *J.-J. Rousseau en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'œuvre et l'homme*, Paris, Boivin, 1949. J. Voisine, *J.-J. Rousseau en Angleterre à l'époque romantique. Les écrits autobiographiques et la légende*, Paris, Didier, 1956.

<sup>159</sup> Lettre à Davenport du 22 décembre 1766, n°5635, CC, t.XXXI, 1978. Rousseau expliqua à Hume — qui ne lui écrivait pourtant qu'en anglais — sa politique linguistique : «[Je trouve un grand inconvénient] à ne pouvoir me faire bien entendre des domestiques ni surtout entendre un mot de ce qu'ils me disent; heureusement Mlle Le Vasseur me sert d'interprète, et ses doigts parlent mieux que ma langue. Je trouve même à mon ignorance un avantage qui pourra faire compensation, c'est d'écarter les oisifs en les ennuyant. J'ai eu hier la visite de M. le Ministre [pasteur d'Ellaston] qui voyant que je ne lui parlais que français n'a pas voulu me parler anglais, de sorte que l'entrevue s'est passée à peu près sans mot dire. J'ai pris goût à l'expédient; je m'en servirai avec tous mes voisins si j'en ai, et dussai-je apprendre l'anglais que je ne leur parlerai jamais que français, surtout si j'ai le bonheur qu'ils n'en sachent pas un mot. C'est à peu près la ruse des singes qui, disent les nègres, ne veulent pas parler de peur qu'on ne les fasse travailler.» (Lettre du 29 mars 1766, n°5129, CC, t.XXIX, 1977). L'impossibilité d'apprendre la langue aurait donc des causes plus complexes que celles qu'invoque Rousseau (l'âge et la perte de mémoire).

<sup>160</sup> *Confessions*, IV, p.183. Cette plainte est bien discrète comparée à celles qui alimentent sa correspondance durant cette période. «La Tamise a été prise, la gelée a été terrible; nous avons eu l'un des plus rudes hivers dont j'ai connaissance.» (Lettre à Du Peyrou du 15 février 1766, n°5055, CC, t.XXVIII, 1977). «Il gèle ici depuis que j'y suis; il a neigé tous les jours; le vent coupe le visage» (Lettre à Coindet du 29 mars 1766, n°5131, *ibid.*). La «sombre influence» de «l'air du pays» lui fait «sentir fréquemment [qu'il a] trop vécu» (Lettre à Malesherbes du 10 mai 1766, n°5195, *ibid.*). «Le pays est humide et froid [Les inconvénients] du climat sont grands, il est tardif et froid» (Lettre à Madame de Luze du 10 mai 1766, n°5197, *ibid.*).

l'Angleterre et de Suisse, où le déjeuner est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France, où chacun déjeune seul dans sa chambre»<sup>161</sup>.

Enfin, en s'efforçant à trouver le remède dans le mal, on pourrait considérer le séjour en Staffordshire comme le moment où Rousseau eut l'occasion de poursuivre le mode de vie solitaire commencé sur l'île de Saint-Pierre, et par là de préparer ce qui allait devenir le thème de ses *Réveries*<sup>162</sup>.

Le bilan du voyage de Rousseau en Angleterre reste malgré tout bien mince. Certes, les silences — ou les demi-silences — de Rousseau quant à ce voyage sont significatifs en eux-mêmes de l'inflexion qu'il donna à son projet autobiographique. Mais si Rousseau n'en dit rien, c'est peut-être aussi parce qu'il regrettait qu'il y eût si peu à en dire. En effet, ce qui aurait dû former le centre de son récit — un dialogue entre deux philosophes, Rousseau et Hume — ne fut en fin de compte que l'histoire d'un malentendu, et d'une rencontre qui ne se fit pas autrement que sur un mode psychologique et anecdotique. De ce point de vue, les attentes de Rousseau — pourtant si enclin à l'admiration — furent bel et bien déçues. Sans charger partialement l'une des parties, on doit cependant constater que les philosophes anglais furent mieux disposés à l'égard de Voltaire, et qu'ils ne surent pas reconnaître à quel point Rousseau — qualifié de «hypocritical pedant» et de «rascal» par Adam Smith<sup>163</sup> — également leur était proche. Rétrospectivement alors, le non-récit de ce rendez-vous manqué peut se lire

---

<sup>161</sup> *Confessions*, VI, p.302. Remarque qui tempère ce que Rousseau écrit ailleurs du régime alimentaire anglais : «Pour concevoir les repas des anciens on n'a qu'à voir encore aujourd'hui ceux des Sauvages; j'ai failli dire ceux des Anglais» (*Essai sur l'origine des langues*, Paris, Gallimard, Folio, 1990, IX, p.95); «il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces plus que les autres hommes [...] La barbarie anglaise est connue» (*Emile*, Paris, GF-Flammarion, 1966, II, pp.196-197). En note : «Je sais que les Anglais vantent beaucoup leur humanité et le bon naturel de leur nation, qu'ils appellent *good natured people*; mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, personne ne le répète après eux.»

<sup>162</sup> Selon J.H. Broome, «We can see, indeed, that in Staffordshire [Rousseau] was already establishing some of the patterns of "extra-social" behaviour which were to be given a fascinating literary expression in his last work, the *Réveries du promeneur solitaire*» (op. cit., p.10). «Before leaving Wootton, Rousseau was to complete one version of the first part of the work [*Les Confessions*], so that from this point the Staffordshire episode enters into the history not only of a tormented man, but of one of the most fascinating works of literature.» (p.14)

<sup>163</sup> Lettre de Smith à Hume du 6 juillet 1766, n°5265, CC, t.XXX, 1977.

comme le début d'une longue tradition de mésestime<sup>164</sup>. Quoi qu'il en fût, et dans l'espoir que ses vœux se réalisent un jour, il faut convenir, avec Rousseau, que «les Anglais valent bien qu'on soit fâché de les voir injustes, et qu'afin qu'ils cessent de l'être on leur fasse sentir combien ils le sont»<sup>165</sup>.

Antoine E. HATZENBERGER

---

<sup>164</sup> Que l'on pense, par exemple, à l'interprétation de la philosophie politique de Rousseau par Russell : «At the present time, Hitler is an outcome of Rousseau» (*History of Western Philosophy*, London, Allen & Unwin, 1946, XIX, p.711), ou à l'accueil que celui-ci réserva à Bergson (cf. Philippe Soulez et Frédéric Worms, *Henri Bergson*, Paris, Flammarion, Grandes Biographies, 1997).

<sup>165</sup> Lettre au comte de Stafford du 19 avril 1766, CC, t.XXIX, 1977.